



L'action débute sous un éclairage doux. Tout d'abord, l'espace est meublé d'une plate-forme de bois sur laquelle est déposé un matelas moelleux enveloppé d'un drap recouvert d'un grillage de coton. Les ouvertures béantes laissent croire à une fausse captivité. Seulement... MORELLI y dort. Une armure lourde en métal est reliée au plafond et à la base en bois et donne l'effet d'un emprisonnement, d'un rapport de force entre soi et l'armure. Jusqu'ici tout s'attire !

On observe, sur une partie des murs et du plafond, dessiné aux tampons encreurs, un couloir tournant rigoureusement tantôt à droite, tantôt à gauche. MORELLI fait ressortir ici l'idée bien arrêtée d'une course à l'incarcération. Non seulement j'assiste à une action, mais toute la création de MORELLI est exprimée dans le visuel, le contextuel, reliant ainsi l'art, la réalité cruelle et le public. Des dessins disposés dans un parfait alignement pour constituer ce couloir ont une interprétation multiple. Dans une course folle se poursuivent des ciseaux, des insectes, des embryons, des scorpions et des arbres. On distingue nettement les notions de passage, de circulation et de transformation d'un individu voulant se fuir lui-même ou fuir ceux qui l'ont attaché.

Nous sommes en présence d'une installation où le langage des univers affirme une globalisation par des fonctions esthétiques. Toutes ces formes dessinées, tel un réseau de gardiens bien entraînés, se rejoignent, poussées fermement autour d'un miroir rond, placé juste au-dessus du lit. En position couchée, n'importe qui risquait de regarder au plafond, y rencontrerait son propre reflet... d'un futur psychiatrisé ! On peut établir un lien entre les tampons, le chemin tracé, l'armure, le grillage et le plan, affiché à l'entrée, des unités à occupations simple et double de l'hôpital psychiatrique Hypolite Lafontaine à Montréal.

Dans son animation, MORELLI démontre clairement dans quelle situation se trouve l'individu vivant dans une sorte d'équilibre et de déséquilibre. On perçoit très bien la nature représentative des principes qui la composent et qui lui sont propres : les règnes végétal, minéral et animal. Cependant, on sent que l'individu veut garder la sécurité de vivre à l'intérieur d'un espace encadré, tout en ayant peur d'être avalé par les scorpions, coupé par les ciseaux et englouti par les arbres. Il nage dans la totale confusion. Eros – Thanatos : **pulsion de vie, pulsion de mort.**

Incontestablement, un fait véritable est énoncé : de tout temps, l'artiste a exprimé cette sensation de captivité, d'enchaînement, de peur, d'insécurité. Aux portes de l'an 2000, cette impression est encore exposée, peu importe l'art qui l'exprime. Sentir éternellement cette obstination à traduire l'être comme étant un sujet extravagant, bizarre et déséquilibré est parfois déroutant. MORELLI le démontre et tente simultanément de nous dire qu'il est temps de mettre fin à cette pensée collective qu'est l'inacceptation des différences. Cependant, nous sommes conscients que ce malaise persiste encore et existera toujours.

Une forme féminine, revêtue d'une robe de nuit du style des années vingt, fait face à la fenêtre. Les mêmes dessins sont reproduits sur la robe et y occupent une place prépondérante ; chez MORELLI, l'objet se fait souvent l'écho d'une action passée. Et le mouvement continue. Si la sculpture plutôt grossière de cette charpente solide soutient à elle seule la féminité, MORELLI y participe avec toute sa virilité. Mieux encore, sous la robe, des roses suspendues à l'envers mais fraîches et bien rouges sentent la jeunesse et l'amour. Suite à cette influence, on pourrait interpréter que la

